Document generated on 06/06/2025 5:01 a.m.

Filigrane
Écoutes psychanalytiques

« Est-ce que je peux partir un sujet ? » Dialogue entre deux psychothérapeutes de groupe

Pierre Joly and Guylaine Morin

Volume 31, Number 1, 2023

La Maison St-Jacques : 50 ans d'accueil et de liens

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1110164ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1110164ar

See table of contents

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)
1911-4656 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Joly, P. & Morin, G. (2023). « Est-ce que je peux partir un sujet ? » Dialogue entre deux psychothérapeutes de groupe. *Filigrane*, *31*(1), 73–94. https://doi.org/10.7202/1110164ar

Article abstract

This text presents an epistolary exchange between two psychotherapists working in a psychoanalytic group. Their dialogue provides an insight into the transference-counter-transference processes at play, and highlights the way they think about the group through the associative work that takes place between sessions. This is a foresight approach, since this exchange begins at a crucial moment in the group process, without any knowledge of future events, and continues over the course of several months. The words of one of the participants ("Can I start a subject?") constitute the starting point and the common thread used to reflect on the work of subjectivation allowed by the group setting. By exploring some significant moments in the life of the group, including the formation of a couple, this text highlights the complexity of group phenomena within psychoanalytic group psychotherapy.

Tous droits réservés © Revue Filigrane, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Est-ce que je peux partir un sujet ? » Dialogue entre deux psychothérapeutes de groupe

Pierre Joly
et Guylaine Morin

Résumé : Ce texte présente un échange épistolaire entre deux psychothérapeutes œuvrant dans un groupe psychanalytique. Leur dialogue donne un aperçu des processus transféro-contre-transférentiels en jeu et met en lumière leur façon de penser le groupe, à travers le travail associatif qui se déroule entre les séances. Il s'agit d'une approche prospective, puisque cet échange se fait à partir d'un moment crucial du processus groupal sans que les événements à venir soient connus, et qu'il se poursuit au cours de plusieurs mois. Le propos d'un des participants – « Est-ce que je peux partir un sujet ? » – constitue le point de départ et le fil conducteur utilisés pour réfléchir notamment au travail de subjectivation que permet le groupe. En explorant quelques moments marquants de la vie du groupe, et notamment un couplage, cette démarche fait ressortir la complexité des phénomènes groupaux au sein d'une psychothérapie de groupe psychanalytique.
Mots clés : transferts multiples ; co-thérapeutes ; résonances ; phénomènes groupaux ; couplage

Abstract: This text presents an epistolary exchange between two psychotherapists working in a psychoanalytic group. Their dialogue provides an insight into the transference-counter-transference processes at play, and highlights the way they think about the group through the associative work that takes place between sessions. This is a foresight approach, since this exchange begins at a crucial moment in the group process, without any knowledge of future events, and continues over the course of several months. The words of one of the participants ("Can I start a subject?") constitute the starting point and the common thread used to reflect on the work of subjectivation allowed by the group setting. By exploring some significant moments in the life of the group, including the formation of a couple, this text highlights the complexity of group phenomena within psychoanalytic group psychotherapy.
Keywords: multiple transfers; co-therapists; resonances; group phenomena; coupling

On est tissu avant d'être issu (André Ruffiot, 1979)

Préambule

Le texte qui suit est une réflexion clinique sur la psychothérapie analytique de groupe. Il est difficile de rendre compte d'une telle expérience en raison du grand nombre de participants et de la complexité des phénomènes groupaux. La présence de plusieurs personnes et de deux thérapeutes favorise des mouvements transférentiels multiples (Béjarano, 1972) : transfert central sur les thérapeutes, transfert sur le groupe, transferts latéraux sur les autres participants, transfert sociétal, transfert institutionnel et intertransfert, où les co-thérapeutes sont exposés au regard l'un de l'autre. Pour tenter d'illustrer certains concepts théoriques et cliniques propres à la psychanalyse groupale, nous avons sélectionné un extrait du processus groupal transféro-contre-transférentiel en nous centrant sur quelques moments marquants. Notre regard s'est porté principalement sur l'un des participants, Dave[1]. Il sera le fil conducteur privilégié pour tenter d'illustrer le travail de subjectivation à partir d'un processus pluriel. Nous sommes conscients de laisser ainsi dans l'ombre de nombreux aspects de la vie psychique individuelle et groupale. Nous espérons cependant que seront perceptibles les résonances entre les conflits psychiques de Dave et ceux des autres participants, de même que l'apport du groupe au travail d'élaboration de cette personne spécifique.

Nous avons également privilégié une formule en dialogue qui est proche de notre façon de penser les séances, par associations. Nous vous partageons nos échanges et nos angles respectifs pour écouter et nous laisser toucher par la vie psychique des participants : leurs représentations, angoisses et fantasmes. En séance, nos participants bénéficient de notre écoute soutenue par les théories de la psychanalyse groupale, surtout française et anglaise (Anzieu, Bion, Kaës), ainsi que de nos deux appareils psychiques. Nous avons choisi de vous plonger, tout comme nos participants, dans la pensée d'un couple de psychothérapeutes analytiques au travail.

Guylaine

Un soir de janvier…

Tu te souviens qu'un soir de janvier, cette question – « Est-ce que je peux partir un sujet ? » – fut exprimée par l'un des participants à la psychothérapie de groupe que nous animions à la Maison St-Jacques. Nous amorcions alors notre réflexion au sujet de l'écriture portant sur le travail analytique de groupe. Nous nous interrogions sur l'angle sous lequel aborder notre travail et voilà que Dave, participant aux prises avec des phobies sociales et ayant du mal à prendre sa place dans la vie et dans le groupe, osait

émettre le désir de prendre une place, d'être le sujet d'une question. Dave demandait prudemment la permission. Le groupe accepterait-il qu'il « parte un sujet » ? Entendu sous l'angle du sujet, Dave pouvait-il devenir sujet dans le groupe ? Pour paraphraser Piera Aulagnier, un « je » pouvait-il advenir ?

Dans une écoute groupale, nous pouvons nous demander en quoi la question de Dave concerne tout le groupe, à quel point Dave se fait le « porte-parole »[2] d'un désir commun et partagé par le groupe. Et puis, au fait, que signifie « être sujet » ? Comment s'opère le travail de subjectivation ? Comment le sujet dans un groupe peut-il prendre sa place dans le respect des forces pulsionnelles et des règles de la culture ?

Par ailleurs, Dave n'a pas demandé d'« apporter un sujet » ou de « déposer un sujet », mais bien de « partir un sujet ». Ceci avait évoqué pour moi l'idée de « partir le bal ». De ton côté, tu m'avais partagé tes associations en lien avec l'idée de « partir un feu ». On peut y entendre aussi l'idée de « partir », dans l'esprit d'« amorcer » quelque chose ou de « quitter », « se séparer », être confronté à un mouvement pour se dissocier, se distinguer, se différencier.

Nous étions confrontés, en tant que couple de thérapeutes, au défi de préciser une pensée commune, mais à la fois singulière, sur le travail de psychanalyse en groupe au sein d'un groupe de psychothérapeutes à la Maison St-Jacques, tout en étant parallèlement engagés dans une société psychanalytique valorisant la cure type. La question de Dave devenait la nôtre : « Pouvons-nous partir un sujet ? » C'est-à-dire pouvons-nous être sujets de la passion nécessaire pour travailler dans un espace regroupant différents sujets habités et constitués par leur propre groupalité interne ? Le défi de vouloir en témoigner est de taille, sachant que tant de choses nous échappent, sans compter notre singularité au sein de cet autre groupe qu'est le groupe de psychanalystes, non moins complexe comme organisation groupale. Bref, sous quel angle aborder cette question ?

Pierre

Tu « pars » plusieurs sujets intéressants que nous pourrions approfondir. Toute la question du sujet, singulier ou pluriel, serait à explorer sur le plan théorique, mais mon désir me porte en premier lieu vers la clinique.

Le cas de Dave

Le cas de Dave lui-même m'inspire particulièrement. En relisant tes notes, cela m'a « frappé » à quel point, dans cette séance, sa charge hostile

est grande. Tu te rappelles sûrement que c'est dans cette séance que Dave a évoqué son fantasme (pour lui réalité ?) d'une solution qui consisterait à « avoir un *gun* pour en finir ». Son hostilité, sa destructivité, il la présente comme une solution « pour en finir ». Il en vient à préciser que cette destructivité serait tournée vers lui-même, mais seulement après que Katrina lui eut dit qu'il « se mettrait dans le trouble en tirant sur ses patrons ». C'est comme si lui-même n'avait aucunement perçu que son « fantasme » pouvait être entendu comme un fantasme de meurtre. Cela rejoint sans doute une intervention que tu as faite durant cette séance, quant au fait qu'il peut « être angoissant pour les participants du groupe d'être vus avec des failles et… de la colère ». On pourrait aussi dire « angoissés de se voir ou de se sentir en colère », de se reconnaître comme sujet de cette colère contre leur patron, leurs parents, leurs psychothérapeutes. Tu seras sûrement d'accord avec moi pour dire que cette colère s'exprime souvent par des agirs et en particulier par des absences. Pour ce qui est de Dave, il nous a semblé assez clair que, en s'absentant de certaines séances (dont la séance précédant son souhait de « partir un sujet »), il nous faisait subir ainsi qu'au groupe le même traitement qu'à ses patrons haïs, à qui il fait aussi le « coup » de ne se pas pointer au travail, sans avis.

Et la dimension groupale ?

Les paroles et les actes de Dave peuvent-ils nous fournir des pistes pour comprendre ce qu'il en est des mouvements pulsionnels et de la résistance dans le groupe ? À l'inverse, comment les contributions des autres membres du groupe peuvent-elles nous aider à mieux cerner les enjeux psychiques mis en scène par Dave ? Comme mentionné, c'est Katrina qui reflète à Dave son hostilité extrême envers ses patrons. Dans sa façon de le faire, elle laisse voir sa propre hostilité. Elle ne semble pas percevoir l'ambiguïté des propos de Dave, le fait qu'il n'a pas précisé vers qui le « *gun* » serait tourné « pour en finir ». Pour elle c'est clair : le « *gun* » vise les patrons. Et puis elle ne dit pas que ce serait dommage pour ces patrons qu'on en « finisse » avec eux, qu'ils ne méritent pas une telle « solution finale », même s'ils sont autoritaires et abusifs. Elle dit seulement que d'utiliser son « *gun* » contre eux mettrait Dave « dans le trouble ». Toute la question de la haine contre l'objet (l'imago maternelle ? le père archaïque ? le tiers ?) m'apparaît centrale dans la parole du groupe, ce soir-là et lors de séances antérieures. Par exemple, je crois que cette séance est en continuité avec une séance précédente ouverte par la phrase de Benjamin, qui nous avait paru tellement pleine de sens, avec sa

condensation d'aspects sexuels et d'aspects hostiles : « Ma mère me gosse. » Mais si je m'en tiens à cette séance où Dave a demandé s'il pouvait « partir un sujet », je trouve que tous les participants expriment clairement leur colère contre l'objet : contre les patrons du McDo ou autre Home Depot qui font des « *power trips* » ou exploitent à leur profit la créativité de leurs employés, contre la mère qui forcerait à faire n'importe quel travail, contre la mère qui « bitche » sa fille auprès de ses copines. La haine de l'objet, les affects et pensées paranoïdes, la logique attaquer/fuir de Bion me semblent bien décrire l'atmosphère de cette séance. Et en particulier l'attaque ou la fuite d'un mauvais objet qui requiert un travail : travail de pensée, de transformation psychique, pourrions-nous dire. Sur le plan fantasmatique, la nature de ce travail, sa représentation, peut prendre des formes variables d'un participant à l'autre. Pour certains, on peut même supposer une « relation de travail » dans un registre sadomasochiste. « Gosser » peut aussi signifier infliger des coups de couteau au matériau qu'on veut sculpter, transformer.

Guylaine

Ambivalence ou ambiguïté ?

Je pense que tu vises juste (sans jeu de mots avec le « *gun* ») en soulignant l'hostilité présente dans le groupe. Par ailleurs, quand Benjamin avait énoncé « ma mère me gosse », j'avais davantage senti un sujet ambivalent face à un objet mieux différencié, non agglutiné (Bleger, 1981). Dans le cas de Dave, je pense « ambiguïté » plutôt qu'« ambivalence », car je me demande à quel point l'autre, l'objet, existe pour lui, en dehors de lui. J'ai l'impression que la haine de l'autre et la haine de soi sont intimement imbriquées et indifférenciées. Tuer l'autre serait une tentative pour tuer ce que l'autre fait éprouver en soi. Cela serait aussi une solution à cette souffrance indifférenciée dans le lien : la violence d'être en lien (qui susciterait de grandes angoisses de suffocation, d'intrusion, etc.) et la détresse de ne pas l'être (angoisses de morcellement, de vide, de honte). Dans le lien, il y a abus, humiliation, exploitation et, sans le lien, il y a détresse et abandon qui s'expriment à travers des mouvements d'envie et de destructivité, plus près d'un mouvement de mort que de vie. Il y a même eu une séance où, Dave étant absent (peut-on penser l'absence aussi comme un mécanisme pour ne pas agir sa violence ?), nous avons eu tous les deux cette pensée paranoïde de son retour impromptu, une arme à la main, avec le désir d'« en finir ».

D'un autre côté, « sortir son *gun* » pourrait évoquer une toute-puissance phallique, bien que venant de Dave, nous entendions quelque chose de plus

régressé. Au-delà de cette souffrance, je suis aussi sensible à l'effet que la solution violente de Dave produit dans le groupe : un capital d'intérêt incontestable, un mouvement d'identification à sa violence et à sa détresse. Dave a mobilisé l'attention et la sollicitude du groupe parce qu'une inquiétude plane à son sujet. Certains s'inquiètent de voir sa colère se retourner contre lui-même, comme une bombe intérieure, mais tout à la fois profitent du fait qu'il exprime à leur place cette charge hostile contre les thérapeutes, les patrons, les parents, etc., et contre ce que l'espace thérapeutique fait vivre.

Pierre

« Méchante nuance ! »

Tout à fait d'accord pour dire que, chez Dave et chez d'autres participants, la haine de l'autre et celle de soi sont intimement imbriquées et indifférenciées.

Par ailleurs, il faut aussi parler de l'amour envers l'objet, car dans cette même séance se font entendre des affirmations qui suggèrent que l'objet peut apporter quelque chose de bon ou même de vital. Katrina parle de sa mère qui, même si elle la pousse au travail, souhaite que celui-ci lui plaise. Madeleine rappelle les paroles de Félix Leclerc : « La meilleure façon de tuer un homme c'est de le payer à ne rien faire. » Elle explique comment elle a réussi à rendre sa propre fille autonome, capable de se débrouiller dans la vie. En réponse à Katrina disant que sa mère lui souhaite un travail qu'elle aime, Dave réplique, sur un ton ironique, « méchante nuance ». On peut se demander comment comprendre cette remarque de Dave. Veut-il dire qu'au fond ça ne change rien, que l'objet, malgré une sollicitude de façade, demeure méchant, voulant toujours le soumettre au travail forcé ? Veut-il signifier que, pour lui, la nuance possède ce caractère de méchanceté : penser de façon nuancée ferait mal, heurterait sa façon habituelle de penser (ou de non penser), nécessiterait un travail psychique difficile l'amenant éventuellement à confronter/assumer ses failles, ses désirs infantiles non comblés, ses motions autodestructrices ? Ou bien veut-il s'opposer au travail d'autonomisation, de séparation, requis par l'objet, même si c'est par amour (quelque chose qui pourrait s'exprimer par une phrase telle que : « Mon fils, trouve-toi un travail que tu aimes et vole de tes propres ailes ») ? Peut-être toutes ces réponses ? Toujours est-il que nous pourrions faire l'hypothèse, à la manière de Kaës (2007) s'inspirant d'*Un enfant est battu* de Freud, d'un fantasme organisateur de cette séance (et peut-être de plusieurs séances) qui se déclinerait en plusieurs rôles ou actions, interchangeables,

transformables, « nuançables ». Ce fantasme organisateur pourrait s'énoncer ainsi : un parent (ou un patron, ou un psy, etc.) pousse au travail (ou exploite, ou abuse, ou humilie, ou, au contraire, soutient, rend autonome, etc.) un enfant. Ou bien : un patient pousse au travail (abuse, attaque avec ironie) un psychothérapeute. Mais leur travail en thérapie, est-ce seulement un « travail alimentaire » (thème qui revient fréquemment quand il est question de « petits » emplois chez McDo ou un autre « gros » employeur) ? En d'autres termes, sont-ils là uniquement pour un soulagement de leurs symptômes, sans intérêt intrinsèque pour leur réalité psychique ? Dans le cas particulier de cette séance, il me semble que le travail du groupe, ce soir-là, consiste à élaborer les « nuances » entre la soumission à l'objet (suscitant plaisir masochiste, souffrance et/ou révolte haineuse) et l'abandon par l'objet (ou la négligence de l'objet) qui produit le chômage et la mort. Dave, tout en étant porteur de la résistance, exprime de la façon la plus directe un mouvement auto- ou hétéro-destructeur, auquel les autres participent peu ou prou. À l'opposé, Katrina et Madeleine, qui vivent toutes deux une relation fusionnelle mère-fille, soutiennent l'image d'un objet mère bienveillant, même s'il pousse au travail. Mais tu sais bien à quel point et à quel prix Madeleine a voulu donner à sa fille tout l'amour que sa mère haïe lui a refusé, et à quel point Katrina a besoin de protéger sa mère contre une haine qu'elle déploie (par clivage) sur d'autres objets qu'elle prend plaisir à critiquer sans vergogne.

Le groupe offre un espace où peuvent se déployer et se nuancer (s'élaborer) des mouvements pulsionnels face à des objets multiples. N'est-ce pas de cet espace, de ce tissu, que peut « partir » – partir dans un sens constructif tel faire germer, apparaître, se développer – un sujet ?

Guylaine

Mais nous nous sommes mis à douter des capacités de travail psychique de Dave, de sa capacité à faire des nuances, et donc de sa capacité à profiter d'une psychothérapie psychanalytique de groupe. Nous sommes devenus inquiets lorsque, dans une séance subséquente, nous avons constaté son incapacité à comprendre la métaphore que Louis-Simon lui a proposée : « Tu as jeté le bébé avec l'eau du bain. » Dave venait d'expliquer qu'il avait étudié et travaillé dans un domaine technique requérant de l'expertise, mais qu'après avoir connu une humiliation de la part d'un patron, il avait abandonné ce champ de pratique pour exercer de petits métiers. Dave a répondu : « Je n'ai jamais entendu ça. » Les autres sont restés estomaqués

et j'ai eu l'impression que Dave venait d'être démasqué, avec un sentiment de honte important. Dave avait déjà raconté qu'il quittait ses emplois après un an, afin de ne pas être connu au-delà des apparences. Démasqué, lors de cette séance, pas tant dans son mouvement de « jeter le bébé avec l'eau du bain » que dans sa difficulté à symboliser, à se représenter les choses, à penser le « comme si ». Nous l'avions pensé anxieux et socialement malhabile, mais ne venait-il pas de se dévoiler beaucoup plus fragile psychiquement que nous l'avions imaginé ? « Méchante nuance », pourrions-nous ajouter à notre tour !

Déguisé dans un espace public, Dave avait déjà mentionné avoir vécu une expérience de mascotte, et en avoir éprouvé une grande satisfaction en disant : « Même les femmes te donnent leurs bébés. » Grâce à son costume, il se vivait capable d'un contact, devenant magiquement bon, confiant, affectueux, sans limite. Dave pouvait-il aussi se sentir temporairement libéré de toute la honte qui l'habite ? Dave ne dit pas « les mères me confient leurs bébés » ; il dit bien « les femmes te donnent leurs bébés », relevant la condensation des aspects sexuels et hostiles (sous l'allure d'une gentille mascotte se cache un ravisseur d'enfant). Il y a un foisonnement de sens : c'est la femme et non le bébé qui le séduit, et sous cette image de femme n'y a-t-il pas une mère qui porte dans ses bras un bébé, objet d'envie, mais dont la mère se sépare pour un instant ? Le costume est double : il montre et il cache à la fois. Il masque le vrai visage de Dave, pas vilain, mais déprécié et enragé de l'être. Il montre le côté enfantin de Dave. Il y a aussi confusion entre l'autre et soi : sous le costume de mascotte n'y a-t-il pas un bébé frustré/excité prêt à réclamer son dû, à désirer toute la mère ? Le bébé serait à la fois l'objet et le sujet.

Tu parlais d'un fantasme organisateur impliquant un objet haï/bienveillant, d'une atmosphère d'attaque-fuite dans le groupe, d'un mouvement de révolte contre les efforts des thérapeutes et d'une tendance à éviter les difficultés psychiques. En plus d'une opposition amour/haine, je vois se profiler d'autres oppositions comme se montrer/se cacher, être humilié et envier l'autre/être envié et désiré par l'autre. Toutes ces oppositions m'évoquent un travail de liaison et de déliaison, actions des pulsions de vie et de mort. Pour ce qui est de la pulsion de mort, Dave a partagé en entrevue d'admission s'être rendu à l'urgence psychiatrique à la suite d'un commentaire jugé trop humiliant de son patron au McDo. Son symptôme était une boule au ventre : une boule de colère, une bombe intérieure qui menaçait d'exploser avec une violence et une douleur inouïes.

Pierre

Quelques séances plus tard…
Un acting out de couplage hors séance

Ces dernières séances sont marquées par notre découverte d'un couplage entre Elizabeth et Dave, couplage représentant une transgression de la règle d'abstinence voulant que les participants ne se fréquentent pas à l'extérieur du groupe. Cet *acting out* a bien failli entraîner leur départ de la thérapie. « Partir un sujet » est tombé du côté de ce qui nuit au travail psychique, venant signifier « partir tout court ». Peut-on dire qu'ils ont (momentanément, j'espère) refusé ou ont été incapables de faire ce travail, jetant le « bébé [le sujet ?] avec l'eau du bain » ? Tu parlais de « bombe intérieure ». Elle a éclaté dans ce qui me semble être une attaque contre la pensée et contre les liens de groupe. Travail de liaison et de déliaison, disais-tu aussi. Cette attaque au cadre nous a ébranlés. Nous avons éprouvé colère et inquiétude pour la suite des choses.

Pour nos lecteurs, je résume ce qui s'est passé, selon ce qu'Elizabeth et Dave nous en ont dit (je vous épargne le conditionnel). Ils ont éprouvé de l'attirance l'un pour l'autre, se sont reconnus comme « semblables » (sans que ce « semblable » soit précisé). Ils se sont échangé des courriels, à notre insu, ces échanges étant, semble-t-il, sous-tendus par l'idée d'un soutien supplémentaire. Dave voulait permettre à Elizabeth de parler davantage de sa mère décrite comme surmoïque et encline aux injonctions paradoxales (p. ex. « Aie donc confiance en toi, maudite niaiseuse ! »). De son côté, Elizabeth voulait s'enquérir de l'état affectif de Dave, qui avait exprimé une pensée suicidaire (« avoir un *gun* pour en finir »). Les deux voulaient aborder des sujets plus intimes et notamment un malaise d'Elizabeth concernant des pratiques sexuelles sadomasochistes dont elle avait parlé en entrevue individuelle d'évaluation, mais dont elle n'a pas encore parlé en groupe. « Couple anti-groupe », as-tu dit, pour décrire cet *acting out*.

Elizabeth et Dave en sont venus à considérer vivre une relation amoureuse réelle. Elizabeth a même pensé quitter son conjoint actuel. Ils se sont dit que tous deux devraient sans doute quitter la thérapie. Ils se sont donné rendez-vous dans un lieu public, avant une séance et se sont embrassés. C'est à ce moment qu'Elizabeth a « choké », pour reprendre le terme de Dave, et qu'elle nous a téléphoné pour nous aviser d'un problème dont elle voulait nous parler en entrevue individuelle. Dave a téléphoné quelques minutes plus tard et nous a avisés de leur relation « extra-groupale ». Je passe sur les détails de leur version respective de ces événements, présentée dans le

groupe et lors d'entrevues individuelles (une avec Elizabeth et deux avec Dave, car nos doutes étaient plus grands quant à l'aspect déstabilisant, pour lui et pour les autres, de son retour dans le groupe). Il nous est apparu clairement qu'Elizabeth était disposée à se questionner sur le sens de cet agir, qu'elle y a vu un mouvement destructeur, antithétique à sa démarche thérapeutique et une répétition de conduites d'autosabotage fréquentes dans sa vie. Dave nous est apparu plus réticent à renoncer aux satisfactions que représentait la possibilité d'un lien amoureux réel avec Elizabeth. Nous avons hésité à le garder dans le groupe en raison de sa difficulté à restituer en séance groupale ce qui s'était passé à l'extérieur (malgré qu'il m'ait dit au téléphone qu'il allait en parler au groupe). Nous avons attribué cette difficulté à une utilisation perverse du groupe et/ou à des difficultés de symbolisation et des carences de mentalisation trop importantes pour que notre approche lui convienne.

Fête, tempête

La tempête est passée, pourrait-on dire. Quoique, comme tu le sais, dans les groupes, un coup de tonnerre dans un ciel clair est toujours possible. Et on peut se demander si le ciel clair n'est pas plutôt l'indice de notre incapacité/résistance à voir les nuages annonciateurs de la tempête. Je parle aussi de « fête » parce que, pour Elizabeth et Dave, cette tempête fut aussi, semble-t-il, une fête. Fête de l'amour et du désir ? Jubilation narcissique ? Sentiment de puissance, ou triomphe contre l'objet tout-puissant ? Victoire des forces de la résistance ? Un peu tout cela, j'imagine. Mais peut-être aussi l'idée d'être soi-même ou de séduire cet objet tout-puissant. Fête qui n'a duré qu'un temps : « 30 minutes », selon Elizabeth, bien que les prémisses, sous forme d'échanges par courriel, aient duré quelques semaines. Je parle aussi de « fête » en pensant au texte de Jean Imbeault dont je t'ai parlé, « "Le père n'aime que moi" » (2004). J'y reviendrai.

Les signes avant-coureurs, les forces et le sens de cette tempête

Qu'entendre ou comprendre de cet *acting out* ? Quelles en étaient les prémisses et causes possibles que nous n'avons pas vues venir ou dont nous avons peut-être sous-estimé l'importance ? En voici quelques-unes dont nous avons discuté :

— les *acting out* « *softs* », pourrait-on dire, ou les *acting in*, notamment les absences, annoncées ou non, dont on ne discute pas (à moins que l'un de nous deux n'en fasse mention lors d'une intervention) ;

— les discussions hors de la Maison St-Jacques, que ce soit entre fumeurs, sur le balcon, avant chaque séance ou quand certains repartent ensemble dans le même wagon de métro ;
— Elizabeth qui se lève presque à chaque séance pour aller aux toilettes ;
— Benjamin qui aborde souvent la séance la bouche pleine de biscuits alors qu'une de nos règles est de ne pas manger en séance ;
— Katrina qui tend à établir une règle antithétique à celle de l'association libre, affirmant qu'il faut garder pour soi les idées concernant des participants absents à une séance.

Ces comportements suggèrent que l'agir d'Elizabeth et de Dave reflète une résistance au travail de pensée commune à tout le groupe, une recherche de satisfaction par l'acte. Ces conduites qu'on pourrait qualifier de « délinquantes » me semblent en accord avec notre perspective d'un groupe en débat, dans l'ambiguïté ou l'ambivalence, avec un fantasme de soumission/fusion/rébellion à un objet tout-puissant.

Le fait que l'agir d'Elizabeth et de Dave ait pu signifier, selon leurs propres dires, la fin probable de leur démarche thérapeutique et qu'ils aient associé cet agir à d'autres conduites d'autosabotage de leur vie me semble confirmer ton impression que dans ce groupe « la haine de l'autre et la haine de soi sont intimement imbriquées et indifférenciées ». Quant à la résistance sous la forme d'un couplage, celle-ci m'apparaît confirmer ton idée de « mouvements d'envie » associés à de la destructivité, mouvements portés par Dave, mais auxquels, comme tu l'as dit, le groupe s'identifie. Dave serait porteur de la détresse/faiblesse/faille narcissique. Et j'ai bien l'impression que l'agir de Dave et d'Elizabeth représente, tout à la fois, une expression de cette faille narcissique et une tentative d'y échapper par la toute-puissance de l'amour et de la sexualité (« sauver l'autre par ma noune », comme le prétend Elizabeth). Il s'agirait en quelque sorte d'égaler et de triompher du couple de thérapeutes tout en détruisant le travail thérapeutique qui implique de reconnaître et de « nuancer » les failles narcissiques. On ne peut par ailleurs exclure que le groupe nous reflète, par ce couplage défensif, quelque chose de notre propre couple thérapeutique, mais quoi au juste ? Le (trop ?) grand plaisir que nous avons à travailler ensemble ? Ou quelque chose en lien avec un conflit d'autorité entre nous (moi engagé depuis plus longtemps dans le travail de groupe à la Maison St-Jacques, toi membre de la Société psychanalytique de Montréal et thérapeute de couple et de famille depuis plusieurs années) ? Ou autre chose qui nous échapperait encore ?

Ce n'est probablement pas un hasard si le baiser et les aveux aux thérapeutes (par téléphone) de nos deux « amoureux » sont survenus lors de la séance précédant l'arrivée d'un nouveau participant (Christophe), c'est-à-dire un « enfant » des thérapeutes (sur le plan fantasmatique). Et ce n'est qu'à la séance suivante, au moment où nous accueillions notre « nouvel enfant », que l'histoire d'Elizabeth et de Dave a finalement été révélée au groupe ou, plus précisément, à ceux qui n'en étaient pas informés. Car, avons-nous alors compris, Katrina était déjà au courant, ayant en quelque sorte servi d'« entremetteuse » en faisant remarquer (hors séance) à Elizabeth que visiblement Dave était attiré par elle. Dans une séance suivant l'arrivée de Christophe, notre « bébé » symbolique, Katrina se fait aussi « accoucheuse » : alors qu'une participante ayant raté des séances lui demande « Quelles sont les nouvelles dans le groupe ? », Katrina répond, à la blague, « Elizabeth est enceinte de Dave ».

Guylaine

N'est-il pas fascinant qu'on ait parlé de ce couplage au moment précis de l'arrivée d'un nouveau participant (« bébé ») à la thérapie ? Christophe a eu bien du mal à se faire une place, ce qui, a-t-il confié plus tard, faisait bien son affaire et le confirmait dans une croyance selon laquelle il n'a pas sa place dans ce groupe de thérapie tout comme dans d'autres groupes.

Dans la séance dont tu parles, débutant avec le fantasme exprimé qu'Elizabeth soit enceinte de Dave, Christophe s'aventure à dire qu'il vit quelque chose de difficile. Le « p'tit dernier » tente à son tour « de partir un sujet ». Mais, dès qu'il se met à parler, Elizabeth se lève pour aller aux toilettes. À son retour, le groupe se remet à parler du couplage entre Elizabeth et Dave. De cette manière le « p'tit dernier » est de nouveau exclu.

J'interviens alors pour rappeler aux participants que le groupe avait choisi de révéler ce couplage au moment où les thérapeutes introduisaient une nouvelle personne dans le groupe, Christophe. Je leur fais remarquer que, dans cette séance, au moment où Christophe tente d'amener un sujet, quelque chose se répète. Je suggère que leur fantasme de faire des bébés, révélé par « Elizabeth est enceinte de Dave », exprime indirectement leur hostilité envers les thérapeutes qui font des bébés, en attaquant la parole du bébé.

Christophe se demande si le groupe est le bon endroit pour s'ouvrir sur ce qu'il vit. Dave abonde dans le même sens, racontant qu'en rentrant chez lui l'autre soir il s'est dit : « Maudite thérapie à marde. » Le groupe s'esclaffe.

Dave dit qu'il a du mal à prendre sa place et que, lorsqu'il y parvient, il a le sentiment de prendre toute la place. Il s'est senti mal. Madeleine et Elizabeth encouragent Dave : « Il s'agit d'un processus, ce n'est pas parce que tu te sens mal que ce n'est pas aidant. » Madeleine ajoute « des fois tu te sens mal après avoir parlé, mais d'autres fois c'est un soulagement ». On peut se demander ce qui distingue ces moments des autres ? Les membres du groupe en viennent à s'interroger sur leur place dans le lien à l'autre. Sont-ils investis pour ce qu'ils sont ou sont-ils des objets remplaçables, interchangeables ?

En lien avec « l'événement » (couplage), Dave dit à Elizabeth que cela aurait pu être n'importe qui (bref, qu'il est remplaçable). Elizabeth dit : « Ça me soulage tellement que tu dises cela, car si je l'avais dit cela aurait pu être vexant pour toi. » Dave dit qu'il est tanné qu'Elizabeth s'adresse à lui dans le groupe comme s'il s'agissait d'une thérapie de couple. Il veut qu'elle s'exprime librement. Il aimerait bien en finir avec ce couple et revenir dans le groupe. Elizabeth trouve qu'il se déresponsabilise en ne parlant pas du rôle qu'il a joué dans la formation de leur couple éphémère. Katrina la soutient. Elizabeth dit qu'il est clair que quelque chose lui appartient (à elle) et que cela la renvoie à sa propre « mythologie », mais que Dave a quand même eu un rôle à jouer. Elle ne demande pas mieux que d'en parler librement.

La répétition…

Il est intéressant de penser aux cycles vécus dans le groupe en quelques mois (qui n'est qu'un angle d'observation parmi plusieurs) :

- on accueille un nouveau ;
- le groupe résiste ;
- un couple se forme en résistance au travail de groupe ;
- on travaille la résistance ;
- quelques séances plus tard, le nouveau participant tente de prendre la parole ;
- la résistance exprimée par ce couplage se réactive ;
- un certain travail d'élaboration peut se faire, appuyé sur la répétition.

Pierre

Il me semble que tu parles ici d'une répétition de mouvements régressifs qui favorisent peut-être une élaboration ultérieure. Cela me ramène au texte de Jean Imbeault (2004) évoqué plus tôt. J'espère pouvoir t'expliquer (et clarifier pour moi-même) ce que j'en ai compris et qui me semble fournir des pistes intéressantes pour appréhender le phénomène de couplage auquel

nous sommes confrontés. Disons tout d'abord qu'Imbeault, grand lecteur de Freud, arrive à faire un lien entre *Un enfant est battu* et *Psychologie collective et analyse du moi*, en faisant aussi référence à *Totem et Tabou*. Il met donc en travail les textes de Freud sur la groupalité, ce qui, en soi, est intéressant. La question du masochisme au cœur de *Un enfant est battu* me fait évidemment penser à Elizabeth, dont on sait qu'elle se livre à des pratiques sadomasochistes et qu'il en a été question dans ses contacts hors groupe avec Dave. Mais c'est surtout l'aspect régressif du couplage, l'idée qu'il puisse mettre en jeu quelque chose d'archaïque dans le lien amoureux, qui me fait penser au texte de Jean Imbeault. Ce texte parle de la « fête » de l'entrée dans l'Œdipe (ou qui précède l'Œdipe, puisqu'il évoque un acte psychique dans lequel la différence des sexes n'est pas acquise ?) comme d'un acte élémentaire de la vie psychique où se conjoignent – conjonction non représentable – la psychologie du père (le narcissisme absolu) d'une part et la psychologie de la horde (celle du groupe des frères apeurés/soumis/rebelles, identifiés les uns aux autres, unis dans un lien d'amour) d'autre part. Cet acte psychique, si on pouvait le représenter par des mots, s'exprimerait, selon la formule de Freud, par « le père n'aime que moi ». Mais le père dont il est question, si j'ai bien compris, c'est la puissance pulsionnelle brute. La fête dont il est question est une fête narcissique où la puissance de la pulsion prend le moi pour objet d'amour, le moi ou peut-être, dans le cas qui nous concerne, l'autre semblable, l'alter ego.

Dans cette optique, il me semble que nos deux « amoureux » ont choisi (momentanément) cette fête narcissique au détriment du lien de groupe. « Couple anti-groupe », disais-tu. Mais cette fête (acte psychique proche du fantasme) est suivie par l'entrée dans la sexualité réelle (le « 30 minutes », le baiser), sexualité décevante et honteuse. Pour Elizabeth et Dave (nous l'avons senti lors des entrevues individuelles d'urgence), le retour au groupe se fait effectivement dans la honte, dans la peur de perdre le lien aux frères, d'être mis à la porte par les thérapeutes, « battus » peut-être, faisant un appel angoissé aux thérapeutes. Y aurait-il un lien entre les sentiments éprouvés par Dave et Elizabeth et l'enfant qui se masturbe, éprouvant la honte, en étant habité par le fantasme « un enfant est battu » ? Imbeault indique que la cure cherche à mettre à jour l'auteur (et éventuellement le sujet ?) du fantasme. L'histoire du couplage d'Elizabeth et de Dave m'amène à me questionner sur la façon particulière, différente de la cure individuelle, dont la présence des frères et l'identification à eux (psychologie de la horde ?) favorisent la vie psychique. En groupe il y a plus d'un auteur : dans ce cas-ci,

Dave et Elizabeth eux-mêmes, le couple des thérapeutes qui présente un scénario de couplage menant à la mise au monde d'un bébé-participant, le groupe dans son ensemble (incluant une entremetteuse, Katrina) qui par l'excitation et la régression qu'il produit peut favoriser le couplage. Pour ce dernier point, j'ai en tête le couplage, qui est l'un des présupposés de base de Bion et qui inclut, par exemple, des idées en lien avec l'accouchement d'un messie, d'une idée, d'un espoir qui ne débouche jamais sur l'accomplissement réel, à moins que ce ne soit sur la désillusion du réel. Il me semble que Dave, après la désillusion, a voulu réintégrer le groupe de frères davantage que de reprendre le travail élaboratif. Mais le travail du groupe (peut-on penser qu'il s'agit alors du « groupe de travail » de Bion ?) a pu par la suite favoriser le travail propre de Dave.

Guylaine

Tes réflexions et celles d'Imbeault évoquent pour moi d'autres aspects du travail en groupe. Je pense ici au complexe fraternel, dont l'analyse est sans doute favorisée par le dispositif groupal. Kaës (2008) a parlé du complexe fraternel, distinct des liens fraternels, traversé par la conflictualité tout autant que le complexe d'Œdipe, mais plus archaïque que celui-ci. Il en parle comme d'un organisateur psychique inconscient du lien de famille, de couple et du groupe. Le groupe offre une « fratrie thérapeutique », qui en réalité (elle peut l'être dans le fantasme) n'est pas horde primitive, puisque dans cette dernière le père a toutes les femmes pour lui et se fout des fils, il n'y a pas de tiers, c'est le narcissisme absolu, la toute-puissance dont tu parles. Lorsque les fils se révoltent contre le père, il faut au moins cinq générations de tueries, d'incestes et autres horreurs avant que la culpabilité ne s'installe (Eiguer, 1997), que le complexe d'Œdipe vienne structurer la différence des générations et des sexes, et qu'il opère grâce à l'intériorisation des interdits du meurtre et de l'inceste. Lorsqu'Elizabeth et Dave reviennent dans le groupe, ils sont effectivement passés du triomphe et de l'excitation de la transgression à la honte et à la peur. En faisant couple, n'ont-ils pas voulu faire l'économie d'une rivalité fraternelle pour l'amour des thérapeutes (une place privilégiée dans nos cœurs) auxquels ils se sont plutôt identifiés en voulant eux-mêmes faire un bébé ? Par ailleurs, leur agir a trahi aussi leur complicité à exprimer leur hostilité envers nous, nos règles et le nouveau bébé/participant. Ils ont vite renoncé à ce couplage, sans doute en éprouvant ce que tu dis, à savoir la peur et le désenchantement, et en craignant que nous agissions leur propre haine en les foutant à la porte. La

thérapie de groupe offre un espace privilégié pour que s'expriment les désirs amoureux, narcissiques et objectaux, la haine et l'agressivité vis-à-vis de cet autre sujet reconnu comme frère ou sœur de thérapie, mais aussi rival pour l'amour/haine des thérapeutes.

Pierre

Tu ouvres d'autres pistes théoriques très intéressantes pour saisir les enjeux auxquels sont confrontés nos deux amoureux et le reste du groupe.

Juste avant les vacances estivales… Répétition de la répétition

Nous avons pu constater que les thèmes de la révolte contre les règles, du bébé qu'on jette et du couplage ressurgissent lors de la dernière séance avant les vacances d'été. En ouverture de séance, tu mentionnes l'installation d'un nouveau climatiseur dans la salle de thérapie (les participants ont d'ailleurs dû attendre quelques minutes avant d'entrer dans la salle, le temps que les installateurs finissent leur travail). Katrina joue encore la comique en te répliquant : « Le nouveau [climatiseur], est-ce un gars ou une fille ? » Elle fait ainsi allusion à cette blague récurrente consistant à toujours nous poser cette question quand on annonce l'arrivée d'un nouveau participant (ou participante), sachant que nous n'allons pas répondre immédiatement, les laissant plutôt exprimer leurs idées et sentiments à ce sujet. Et le fait que nous ne répondions pas a souvent été évoqué comme un exemple d'aspects irritants (ou stupides ?) de nos règles et de notre cadre de travail. Katrina sait très bien, par ailleurs, que cette question du genre du nouveau « bébé » est loin d'être anodine. Elle sait qu'en soulevant cette question, elle évoque une problématique touchant particulièrement Louis-Simon.

Guylaine

C'est un bel exemple de condensation (comme dans un rêve) d'enjeux multiples présents dans le groupe. Par cette question, « quel est le sexe du nouveau climatiseur/participant ? », Katrina exprime de l'hostilité vécue face à notre méthode (incluant le fait de ne pas répondre directement aux questions) qui les incite à penser ; dans une perspective de rivalité fraternelle, on peut dire qu'elle se place dans la position d'une aînée qui vient dévoiler notre sadisme aux plus jeunes (voyez comme ils sont méchants, ils ne répondent pas à une interrogation si légitime !). Par ailleurs elle transmet une culture de travail dans le groupe (il faut penser par nous-mêmes). De plus, elle trahit une excitation liée à la différence des sexes, reconnue ou niée

par les uns ou les autres, et au fait de faire des bébés (la scène primitive). De surcroît, elle attaque un point sensible chez Louis-Simon : le déni, chez lui, de l'importance des genres, du fait de naître garçon ou fille, lui que sa mère a destiné à être un remplaçant d'enfants filles décédées avant sa naissance.

Pierre

D'ailleurs Louis-Simon est absent des séances depuis quelque temps (sans avis) et son absence survient après que plusieurs membres du groupe aient exprimé un certain agacement face au fait qu'il prend beaucoup de place en parlant longuement et en « tournant autour du pot ». On pourrait dire qu'il agit comme un gros bébé qui laisse peu de place aux autres.

La révolte contre les règles

Une bonne partie de cette même séance précédant les vacances d'été porte sur les réactions des membres du groupe à l'anecdote de Dave qui raconte avoir reçu des reproches d'une « vieille sénile » et s'être fait « gueuler dessus par le chauffeur » parce qu'il laissait son bras en dehors de la fenêtre d'un autobus de la Société des transports de Montréal (STM). Les associations des participants sont diverses et concernent la valeur des règles, la façon de s'y conformer ou non, et le sens d'une transgression. Les règles sont-elles stupides ou, au contraire, ont-elles une fonction de protection importante ? Sont-elles « faites pour être transgressées » ? S'y conforte-t-on parce qu'elles possèdent une utilité intrinsèque ou s'y adapte-t-on parce qu'il « faut s'adapter aux cons » ? Les transgresse-t-on pour attirer l'attention, par simple plaisir de transgresser, par « provocation », mais une provocation qui constitue en même temps une tendance à se « tirer dans le pied », une façon de « s'organiser pour être traité comme de la marde ». Avant même que nous n'intervenions, deux des participants ont anticipé (avec raison, car nous y pensions tous les deux) que nous allions faire un lien entre la question des règles en général, celles de la STM ou d'ailleurs, et celle des « règles de la thérapie ».

Dans nos interventions nous nous amusons à montrer l'analogie possible entre le trajet en autobus et des éléments de la vie du groupe. Le groupe est-il conduit par un chauffeur qui gueule et une « vieille sénile » ? Certains n'ont-ils pas eu « un bras en dehors de la thérapie » (allusion au couplage qui aurait pu mener à l'exclusion d'Elizabeth et de Dave, mais aussi au départ évoqué de Christophe ou ceux, réalisés, mais suivis d'un retour dans le groupe, de Madeleine et Benjamin) ? Comment vit-on l'arrêt de service

imposé durant l'été ou le fait que les billets peuvent ne plus être valides au bout d'un certain temps (allusion à Katrina et Louis-Simon qui terminent bientôt les trois ans de la thérapie et à Elizabeth qui nous a demandé jusqu'à quand elle pourra continuer si elle n'est plus disponible qu'une séance sur deux, à cause de ses cours à l'université).

Je mets l'accent sur les éléments touchant les liens à l'autorité et le sens de la transgression : j'évoque l'idée d'un « bras d'honneur… et puis de déshonneur [évoquant ainsi la problématique de la honte] associé au fait de se sentir traité comme de la marde par une figure d'autorité ». De ton côté, tu abordes ce qui me semble à nouveau le « montré/caché », c'est-à-dire les messages codés, le langage propre au groupe (mais encore incompréhensible pour la nouvelle participante Sophie) : la question du sexe du climatiseur, l'allusion à la place de Louis-Simon dans le groupe.

Guylaine

En lien avec l'image de l'autobus développée lors de cette dernière séance et que tu rapportes, on pourrait comparer la thérapie de groupe à un voyage en autobus. Il se passe certes des choses par la fenêtre (dans le socius) et le passager doit transiger avec des frontières (garder son bras au-dedans ou au-dehors), mais il doit aussi prendre place, quitte à se déplacer, composer avec les règles et les nombreuses stimulations offertes dans l'habitacle. La vie psychique du néo-groupe de passagers (avec des entrées et des sorties réelles) est génératrice de formations et de processus psychiques spécifiques organisés dans les alliances inconscientes. Les passagers peuvent nous voir comme deux conducteurs potentiels (comme sur les longs trajets, prêts à se relayer), mais notre rôle consiste à nous assurer que la carrosserie (contenant) et la mécanique (élaboration) restent en bon état, tiennent la route, et d'élaborer/interpréter les mouvements observés et sentis.

Pour pousser l'analogie, on pourrait dire que la cure type serait un voyage en taxi où l'analysant est au volant avec un passager analyste assis à l'arrière. Le chauffeur tente de décrire ce qu'il voit à l'extérieur (comme dans la métaphore ferroviaire de Freud) à travers le pare-brise de sa subjectivité, en développant au fil du trajet des liens transférentiels et contre-transférentiels passager/chauffeur.

Pierre

Pour poursuivre tes métaphores routières, Dave nous semble avoir « fait du chemin » dans sa capacité de s'interroger sur ses mouvements

pulsionnels. Au cours de la séance dont nous parlons, il s'étonne d'avoir « sacré » sur le chauffeur, ne l'écoutant pas, criant « par-dessus lui » pour « l'enterrer ». Il se montre réceptif aux divers motifs proposés par les autres participants pour expliquer son geste, notamment la recherche d'attention « négative » ou l'opposition à une figure d'autorité masculine qui peut lui rappeler son beau-père. Il dit que son beau-père est quelqu'un qui parle fort. Il ajoute remarquer qu'il réagit de façon plus négative à mes interventions, par comparaison aux tiennes. Il évoque de façon indirecte la castration, par la négative, disant qu'il sortait son bras « prudemment », faisant attention à ce qu'il ne soit pas heurté par un autre véhicule. Quand la question de son couplage avec Elizabeth revient à l'avant-scène, il admet que cela aurait pu se passer avec « n'importe qui », que ce n'est pas seulement par affinité ou par bonté d'âme (pour aider Elizabeth). Il sous-entend ainsi que « l'événement » (couplage) a été causé par des forces à l'intérieur de lui et pas seulement par la force d'attraction (la « noune salvatrice ») d'Elizabeth. En fait, ayant un bras à l'extérieur de la fenêtre, Dave se distingue des autres, mais me semble paradoxalement porteur de leur résistance à l'autorité. De leur résistance à l'autorité, mais peut-être moins de leur résistance à la pensée. Par ses paroles, par son image de l'autobus et de ce qui s'y passe, il facilite le travail de pensée. Il a beau avoir le bras à l'extérieur, il nous semble maintenant mieux assis dans l'autobus.

Guylaine

Oui, mais pour combien de temps ? Nous le savons fragile et ambivalent, et il a déjà émis l'idée qu'il quitte ses emplois après un an !

Pierre

Dans la même tournée en autobus, Christophe explique à Sophie (nouvellement arrivée dans le groupe) l'importance de « l'événement » de couplage qu'Elizabeth décrit, dans cette séance, en disant que « Dave et moi on s'est donné des becs » (ce qui fait rire le groupe). Quand Sophie dit « c'est pas si grave », Christophe lui dit que l'affaire a éclaté au grand jour le soir de son arrivée, que la crise a duré trois semaines, qu'on en a parlé pendant six mois, que cela aurait pu mettre fin à la thérapie d'Elizabeth et de Dave. Il avoue que cela a « fait [son] affaire, car ainsi le *spot* n'était pas sur [lui] ». S'ouvrir aux autres, ajoute-t-il, présente toujours un risque d'être « jugé ». Par ailleurs, le fait que « l'événement » se soit produit au moment de son arrivée lui paraît un pur hasard, ce avec quoi Elizabeth s'empresse d'exprimer son accord.

Tu rappelles alors au groupe ce moment d'une autre séance où Christophe a voulu prendre la parole et où, tout à coup, la question du couplage entre Elizabeth et Dave a refait surface et pris toute la place. Christophe tente alors de reprendre la parole, mais il est interrompu par Elizabeth qui se lève pour aller aux toilettes. Lui et quelques membres du groupe le remarquent immédiatement. Le « pur hasard » leur semble alors une explication moins convaincante.

Le nouveau couplage

Dans l'après-coup, nous nous sommes dit que, dans cette séance, le groupe était sans doute en train d'informer Sophie de l'importance de la règle d'abstinence ayant trait aux échanges hors séances, et du danger d'un couplage avec Christophe. Depuis l'arrivée de Sophie, il n'a pas été question de « l'événement ». Elle s'assoit toujours sur le même sofa que Christophe. Elle est toujours d'accord avec ses opinions et lui avec les siennes. Le groupe a fait récemment référence à ce couplage quand Christophe a exprimé sa crainte que tout le groupe ne se retourne contre lui s'il exprimait ses sentiments d'envie et de rivalité avec Benjamin. Quand il a exprimé cette crainte, Benjamin lui a répondu : « Pas Sophie », signifiant ainsi sa certitude (partagée par les autres) que Sophie serait toujours du côté de Christophe. Et puis, il y a deux semaines, nous avons par hasard surpris Sophie et Christophe qui discutaient… 15 minutes après la fin de la séance. « Répétition » disais-tu !

Guylaine

Autres nuances

Au cours de sa démarche, Dave a évoqué l'idée de quitter le groupe, car il se vivait comme le moins « construit », autrement dit le moins « bon ». Il a dit aux autres participants, « vous réfléchissez à comment vous déconstruire tandis que moi, je ne suis même pas construit […] J'ai un problème d'identité, je ne sais pas qui je suis. » Les autres l'ont encouragé à persévérer et à profiter de l'espace, du « laboratoire » qu'offre la thérapie de groupe pour pratiquer des façons de prendre sa place. Dave a admis : « Quand quelqu'un me dit quelque chose, je l'entends comme si je me faisais *basher*. » « Méchante nuance », pour paraphraser Dave qui prend conscience d'un mouvement massif de projection de sa propre agressivité et qui commence à penser en « comme si ».

Peu de temps après son arrivée dans le groupe, Dave avait dit : « Tout le monde va me regarder quand un nouveau participant va arriver dans le

groupe. » Il exprimait son angoisse de type paranoïde qu'il serait l'objet de tous les regards. Plus tard, il a demandé de façon très directe et gênante à une nouvelle participante : « C'est quoi ton problème, tu viens faire quoi ici ? » Dave se permettait de « *roaster* », pour reprendre son expression, une nouvelle participante avec la peur de se faire lui-même « *roaster* » par les autres. Quelques mois plus tard, d'une façon beaucoup plus délicate, il a simplement invité une nouvelle participante à parler d'elle-même. Nous pourrions y voir les progrès que la thérapie de groupe procure à Dave qui a décidé pour le moment de rester pour « partir un sujet » dans le sens d'advenir comme sujet de lui-même et du groupe, plutôt que de « partir » du groupe, tout court.

Pierre

Tu me fais penser que lors d'une des dernières séances avant les vacances d'été, Dave a dit au groupe : « Je commence à me sentir prêt à partir de moi-même. » Il avait en tête de quitter le domicile de sa mère. Au retour des vacances, en septembre, il avait quitté son dernier emploi « alimentaire » pour prendre le risque de revenir à un emploi dans son domaine d'expertise. Il ne vivait plus chez sa mère, mais chez son père, domicilié plus près de son nouvel emploi. Il nourrissait le projet d'aller vivre en appartement avec des colocataires.

Guylaine

Dave aurait eu du mal à travailler en thérapie individuelle en raison de ses fragilités narcissiques, ses carences de symbolisation et sa propension à l'agir. Les membres plus évolués du groupe lui ont certainement prêté leur appareil à penser. Le groupe et les liens du groupe lui ont permis de surmonter ce qu'il appelait ses « phobies sociales » et d'apprivoiser la possibilité de se montrer/se vivre quelques instants sous son vrai visage. Ce choix de fil conducteur « Est-ce que je peux partir un sujet ? », phrase séduisante pour des psychanalystes, a semblé s'offrir à nous comme un beau cadeau. Mais dans l'après-coup nous avons réalisé que ce fil nous menait du côté de la fragilité d'un sujet, porte-parole de la résistance et de la destructivité du groupe. Le présent texte, notre propre exercice de « partir un sujet » en « partant de nous-mêmes », a été fort utile pour élaborer les aspects multiples de cette expérience : attaque de la pensée, agirs destructeurs, angoisse, souffrance et impasses. Par nos réflexions sur le travail de groupe, nous espérons aussi avoir partagé le défi et la stimulation de penser ensemble l'inconscient et de

voir se déployer dans le groupe le travail d'élaboration des représentations de pulsions sexuelles et de mort, ainsi que d'enjeux narcissiques. La thérapie de groupe tente d'enrichir la capacité d'être en lien avec l'autre, différent de soi, et d'apparaître comme sujet dans le groupe.

Dans l'extrait de travail de groupe que nous avons retenu, l'excitation du groupe est particulièrement présente et s'exprime notamment par le couplage et l'idée de faire des bébés. Cela nous renvoie sans doute au plaisir de faire de la thérapie de groupe dans une ambiance suffisamment féconde pour nous donner, à toi et à moi, envie de faire un bébé-réflexion, de nous en ouvrir à vous lecteurs, d'y impliquer nos collègues de la Maison St-Jacques nous ayant exprimé leurs commentaires, ainsi que nos collègues du séminaire *L'intrapsychique et l'interpsychique en psychanalyse conjugale, familiale et groupale* dirigé par M^me^ Carole Hamel.

Pierre Joly
pierrejoly232@gmail.com

Guylaine Morin
gmorin2007@videotron.ca

Notes

1. Tous les prénoms des participants ont été changés.
2. La fonction de porte-parole fait partie des « fonctions phoriques » décrites par Kaës (1993) pour rendre compte du rôle que jouent certains membres d'un groupe : porte-parole, porte-symptôme, porte-rêve, etc. Ces personnes se trouvent « porteuses » de certains aspects de la vie du groupe (dans son ensemble) ou d'autres personnes dans le groupe, ces aspects étant aussi liés à leur subjectivité propre. Elles constituent ainsi un « point de nouage » entre les espaces intrapsychiques, intersubjectif et groupal.

Références

Béjarano A. (1972). Résistance et transfert dans les groupes. Dans D. Anzieu, R. Kaës et al. (dir.), *Le travail psychanalytique dans les groupes. 1. Cadre et processus* (p. 65-140). Dunod, 1982.

Bleger, J. (1981). *Symbiose et ambiguïté.* Presses universitaires de France.

Eiguer, A. (1997). La part maudite de l'héritage. Dans A. Eiguer et al. (dir.), *Le générationnel* (p. 14-70). Dunod, 2013.

Imbeault, J. (2004). « Le père n'aime que moi ». *Penser/Rêver, 5*, 165-178.

Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod.

Kaës, R. (2007). *Un singulier pluriel.* Dunod.

Kaës, R. (2008). *Le complexe fraternel.* Dunod.

Ruffiot, A. (1979). *La thérapie psychanalytique de la famille. L'appareil psychique familial* [thèse de doctorat, Université de Grenoble II].